



PETIT COURRIER DES DAMES,

JOURNAL DES MODES.

MODES.

ON s'est tellement occupé de bals, de travestissemens, de toilettes, de fêtes, depuis quelque tems, qu'il serait difficile de trouver à citer d'autres modes que celles que l'on rencontre dans les routs ou aux grands théâtres. Que les femmes qui désirent des explications un peu plus amples, prennent donc patience encore quelques jours; bientôt viendra le moment où nous leur offrirons des modèles plus modestes. En attendant, nous sommes encore forcés de dire que les bals de la ville et de la cour ont offert, la semaine dernière, le plus brillant assemblage que l'on ait encore vu cet hiver. Voici quelques détails sur les plus élégantes parures.

Non-seulement des étoiles en diamans, montées sur spirales en or, vacillaient autour de plusieurs coiffures, mais des colliers de chatons en brillans, au lieu d'orner le col, contraient en diadème ou en ferronnière sur le front, tandis qu'un collier en perles fines, une grande croix ou

une plaque en pierreries était suspendue.

— Sur des corsages en velours violet, gros vert ou noir, on voyait, sur chaque épaule, une agrafe en pierreries. Une large épingle était placée sur le milieu du corsage, et parfois, au lieu d'un bouquet de fleurs artificielles, c'était un bouquet de pierres précieuses qui ornait le devant ou le côté gauche de ce corsage.

Sur d'autres robes, le devant et le dos du corsage étaient brodés en perles fines, qui formaient des dessins ou des enroulemens étrusques. Souvent aussi les mancherons en velours étaient enrichis de broderies en perles, or et argent.

— Les robes de blonde étaient en grand nombre, et les garnitures du corsage et des mancherons étaient d'une richesse de broderie remarquable.

— Les fleurs en pierreries avec des rangs de perles blanches, composaient des coiffures somptueuses et élégantes tout à-la-fois. Tantôt c'étaient des boules d'hortensia en améthiste, avec les feuilles en émeraudes, des branches d'acacia en ru-

bis-balais, en aigue-marine ou en topazes, des *souvenez-vous de moi* en turquoises et diamans montés avec une légèreté délicate.

Souvent aussi une flèche en or, dont un large camée formait le haut, et un plus petit la pointe, traversait la fusée pyramidale qui s'élevait en cône au sommet de la tête.

Les boucles en diamans, en or ou poli, avec pierres gravées, ornaient les ceintures et les bracelets en émail, en perles, en or bruni ou en pierreries, s'élevaient en cercles sur le bras gauche, où l'on en voyait jusqu'à cinq, les uns au-dessus des autres.

Des bandeaux formés d'une bandelette d'or bruni, et ornés d'une pierre gravée en creux et certie, figuraient une ferro-nière d'un nouveau genre. Tandis que des couronnes en or massif, découpées à jour, ou enrichies de pierres cabochon, c'est-à-dire non taillées, et seulement arrondies, telles que rubis, opales, saphirs ou topazes, surmontaient la coiffure en cheveux, qui rappelait celles des dames châtelaines, duchesses, marquises ou baronnes des tems chevaleresques.

Mais, laissant de côté ces parures de luxe, examinons ces fleurs légères qui, tantôt en bouquets à longues tiges, tantôt tressées en longues guirlandes ou en couronnes compactes, forment une corbeille de fleurs vacillantes, un double diadème au-dessus de chaque tempe, ou bien, comme un rang de perles, suivent les différens contours de la coiffure. Car maintenant ce ne sont plus seulement deux ou trois rangs de perles qui ornent le front, ces perles accompagnent les nattes qui descendent et cerclent autour de l'oreille, et chaque natte qui forme la fusée est séparée de sa voisine par un rang de perles.

— Les mantelets en blonde noire se portent avec des robes en satin rose, jaune, etc. On en fait qui montent jusqu'au cou, où ils se terminent par une petite ruche ou collet rabattu fixé par un

nœud de ruban de la couleur de la robe. Ces mantelets présentent une pélerine carrée par derrière, et ont de longs pans par-devant, tout autour une garniture qu'on agrandit sur les épaules. Les pans du devant passent sous la ceinture. On en fait de plus habillés et qui sont décollés sur la poitrine. Cette mode sied très-bien, et tout fait présumer qu'elle continuera cet été. Aussi nous recommandons pour cet article les magasins de M. Violard (rue Choiseul, n° 2), où tout ce qui se rapporte aux blondes s'exécute avec un goût parfait. C'est là que l'on voit une nouvelle forme de collets en blonde, et des mantilles pour robes de bal qui ne laissent rien à désirer pour la grâce et l'élégance.

— Les plus jolis bouquets de fleurs naturelles que l'on porte au bal ou au spectacle ont les tiges retenues, dans une petite corne d'abondance en or travaillé mat ou à jour. Cet ornement, qui est adopté généralement en ce qu'il joint à l'élégance l'avantage de préserver les gants, a été inventé par M. Bourguignon (passage de l'Opéra), qui se distingue toujours par des parures et des ornemens pour coiffures qui sont d'un goût parfait.

— Parmi les jolis bijoux que les femmes portent aujourd'hui, on remarque les épingles *charivaris*, que l'on place au milieu des draperies de la robe. Les trois chaînes descendent jusqu'à la ceinture et sont assez longues pour retomber en circuit et venir se rejoindre sous un côté de la ceinture qu'elles dépassent de la longueur d'un doigt. A chaque bout de ces chaînes est attaché un petit bijou de fantaisie, une cassolette, un cachet, une chevalière, etc. On trouve pour cet usage des petites compositions charmantes en bijouterie. Cette nouvelle mode remplacera les *charivaris* d'autrefois, si nombreux, si piquans, si amusans par la variété de souvenirs, de dons et de caprices qu'une femme peut ainsi réunir. On en fait qui sont spécialement destinés



aux bals. A l'une des chaînes est le petit calpin de nacre, à l'autre le crayon, à la troisième, un objet de fantaisie. De très-jolis bijoux de ce genre se trouvent aussi chez M. Bourguignon.

— Les rubans sont presque tous brochés, les uns en gaze, les autres en satin, mais avec des dessins très-antiques. Jamais on n'en a fait une telle consommation que cette année. On met des nœuds partout : nœuds dans les cheveux, nœuds sur les manches, nœuds du haut en bas du jupon, etc. Une femme svelte et légère qui arrive dans un bal avec une robe de gaze ornée de tous ces nœuds, a l'air de voltiger, lorsqu'au moindre mouvement tous ces bouts de ruban s'agitent autour d'elle. — Une robe de gaze dona Maria blanche, ornée des deux côtés du jupon d'une rangée de nœuds de ruban de gaze blanche brochée en or, qui forme tablier en descendant jusqu'en-bas, nous a paru charmante. Des *nœuds de page* sur les manches, une couronne de coques de ruban qui entourait le bord des tresses et se terminait sur le côté par de long bouts, complétaient cette gracieuse parure.

— Une robe en satin oiseau de paradis, corsage à pointe; mantille de blonde noire; manches longues en blonde noire; pardessus les manches, berrets en satin. Elles étaient ornées depuis le poignet jusqu'au coude, de petites agrafes en jais qui servaient la manche sur le bras. Devant le corsage à pointe, trois nœuds en jais : le premier retenant les draperies de la poitrine, le second au milieu, et le troisième formant cordelière. Pour coiffure, une espèce de guirlande en marabouts oiseau de paradis entremêlés de branches de jais, était placée un peu en arrière de la tête. Cette toilette était aussi originale que la femme qui la portait était jolie.

— Les femmes qui ne dansent pas portent en soirée des robes de cachemire, avec manches longues et écharpes de blonde. Des robes en velours plein uni, d'autres en velours fond noir avec des

palmes en couleurs vives qui font très-bien aux lumières. — Les robes en crêpe doublées en satin, ayant des formes demiredingote, font aussi de jolies robes de soirées. Nous en avons remarqué une en crêpe vapeur, doublée de satin de même nuance; elle était décolletée et à schall, fermée sur le devant par des nœuds de satin bleu broché vapeur; les manches ornées de nœuds depuis le poignet jusqu'à la saignée; une écharpe de gaze bleue. Sur la tête un berret bleu avec une longue plume blanche.

— Une autre étoffe charmante pour soirée est la moire à ruban satiné et broché; elle a beaucoup d'éclat et, par l'épaisseur de son tissu, forme parfaitement les gros tuyaux d'orgue, tels qu'on les veut aujourd'hui.

— Quelques couturières ont fait une nouvelle forme de corsage qui se drape sur la poitrine et sur le dos, et peut se mettre montant ou décolleté, à volonté, au moyen d'une coulisse qui se serre sur les épaules et rapproche les plis, lorsqu'on la desserre les plis s'étendent sur les épaules et rejoignent le cou; un petit bouton rapproche les deux parties du dos.

— Jamais les tailles n'ont exigé plus de perfection dans les corsets que depuis les corsages tendus et à pointes. Le plus léger défaut, un pli, une baleine, une couture trop prononcée, se révèlent aujourd'hui sous ces costumes *moulés* que nous avons ressuscités sans égard pour les difficultés qu'ils présenteraient aux faiseuses de corsets. Il y avait de quoi décourager plus d'un expert en ce genre; aussi nous devons particulièrement un hommage honorable à M^{me} Clémengon, qui nous a encore montré, en cette circonstance, tout son talent dans ce genre. Ses corsets ont l'avantage de donner à la taille cette *rondeur* gracieuse indispensable avec les modes que l'on porte. Ils marquent parfaitement la saillie des hanches, devenue un mérite du jour, et laissent en même tems aux épaules et à la poi-

trine toute la souplesse et l'aisance qui en font le charme. Une telle définition vaut mieux que mille recommandations.

— On a remarqué quelques femmes qui portaient en soirée des bas de soie blancs avec des coins brodés en couleur. Pour danser, presque toutes les jeunes personnes ont des bas de fil d'Écosse. On porte aussi beaucoup de souliers de satin noir au bal.

— Quelques femmes aussi ont été remarquées dans des soirées où elles étaient chaussées en bottines de satin noir ou de satin blanc. Ces dernières font très-bien.

CAPRICE DE L'ESPRIT.

Le second acte de *Robert-le-Diable* venait de finir à l'Opéra.

De l'un des balcons où j'étais assis, mes mauvais yeux se promenaient vaguement et au hasard autour de moi, n'apercevant rien distinctement, entre-voyant seulement au milieu de l'éblouissante clarté que jetaient le lustre et les girandoles de gaz, comme des guirlandes de toques, d'écharpes et de femmes blanches et roses suspendues et attachées les unes au-dessus des autres aux colonnes dorées de la salle.

Tout-à-coup le cœur me battit fortement. A la dernière des premières loges, au coin de l'amphithéâtre, la douce et gracieuse figure de M^{me} Nanteuil venait de m'apparaître. C'était bien ses cheveux blond-cendré, son collier de perles sur son cou de cygne, sa robe de satin noir décolletée sur ses épaules de neige. C'était bien elle! je n'en doutais point. Mais comment avais-je pu la reconnaître à une telle distance! Était-ce donc que son regard, en s'élançant vers moi, avait été assez puissant pour traverser le nuage dont le mien est voilé? Serait-ce que, quand on s'aime, en quelque lieu qu'on se rencontre

on a pour se retrouver comme une seconde vue?

— Je ne sais. Mais c'était elle.

Je courus me faire ouvrir la loge de M^{me} Nanteuil. Elle n'y était point seule : M. de Saint-Prosper et sa femme se trouvaient avec elle. Mais une place restait vide dans la loge sur la seconde banquette. Je m'en emparai vite et sans cérémonie.

Le troisième acte commença ; oh ! ce troisième acte fut bien beau !

J'avais à peine échangé quelques mots avec M^{me} Nanteuil ; mais j'étais assis derrière elle et si près ! — Et souvent je me levais comme pour mieux voir. — Je me penchais au-dessus d'elle, et je respirais le parfum de ses cheveux, j'effleurais le satin de sa robe. Il y eut un instant aussi, un seul, pendant l'évocation des nones, lorsque la salle et la scène sont plongées dans une profonde obscurité ; — il y eut un instant où M^{me} Nanteuil, se renversant légèrement en arrière, souleva vers moi ses yeux humides et brillants, et leurs doux rayons étincelèrent jusqu'au fond de mon âme, comme deux pures étoiles que l'on voit reluire au ciel au travers d'une nuit sombre.

Le quatrième acte fini, M. de Saint-Prosper et sa femme partirent pour aller au bal, me laissant seul avec M^{me} Nanteuil. C'était un surcroît de bonheur que m'offrait ma bonne fortune. J'en sus bien misérablement profiter.

Comme je venais de m'asseoir près de M^{me} Nanteuil, sur la première banquette de la loge ; profitant de l'entr'acte pour se glisser dans la galerie, une marchande de bouquets se présenta soudainement devant nous, et offrit de ses fleurs à M^{me} Nanteuil.

C'était chose toute simple ; si je n'avais point été le plus ombrageux, le plus susceptible, le plus inexplicable des hommes, j'aurais pris l'un des bouquets de cette fille, et le payant de quelques pièces de monnaie, je me serais débarrassé d'elle. Mais, moi, ce n'est pas de cette sorte que je procède. — Et puis j'ai la sotte manie

de scruter les physionomies et les consciences; j'ai la rage de moraliser à tout propos et hors de propos.

La figure de cette marchande m'avait déplu et choqué pour le moins autant que sa brusque apparition. — Elle était jeune encore, mais déjà toute flétrie. C'était évidemment une de ces effrontées qui vendent des fleurs par pis-aller, parce que celle de leur beauté s'est fanée, parce qu'on ne les achète plus elles-mêmes. Je ne vis qu'avec dégoût des roses dans de pareilles mains.

— Je détournai la tête.

Mais la marchande ne se découragea pas pour cela; et, s'adressant toujours à M^{me} Nanteuil, elle la pria de nouveau de choisir un de ses bouquets. Cédant enfin à ses importunités, elle en prit un.

— Vous me faites cette galanterie, John, me dit-elle alors, en me le mettant sous les yeux.

— Combien vous est-il dû pour ce bouquet? demandai-je assez rudement à la marchande.

— Ce que monsieur voudra, reprit celle-ci.

— Fort bien, dis-je en moi-même; cette créature vient ici spéculer sur l'amour-propre et la vanité. Elle a placé les bénéfices de son commerce dans nos passions les plus petites. Elle a calculé qu'on ne manquerait pas de lui payer ses fleurs magnifiquement, afin de paraître généreux à bon marché: fort bien. Mais moi, je ne serai pas le complice de cet odieux négoce. Je n'encouragerai pas l'immoralité de ces profits.

— Il ne s'agit pas de ce que je veux, mais de ce que vous voulez de votre bouquet, dis-je sèchement, c'est vous qui le vendez et non pas moi, j'imagine.

— Mais, je prendrai ce que monsieur me donnera.

— Encore une fois, je ne vous donnerai que votre prix.

La rusée marchande savait merveilleusement son métier; et dans cette lutte qui s'établissait entre nous, tout autre que moi

sans doute eût succombé. Mais j'étais irrévocablement décidé à ne pas céder. J'insistai donc si péremptoirement que, de guerre-lasse, elle finit par me demander quarante sous pour son bouquet. Je lui mis cinq francs dans la main.

— Je n'ai point de monnaie, » me dit-elle assez haut.

Cette nouvelle attaque, dirigée contre mon amour-propre et ma bourse, attestait, chez la marchande de fleurs, une profonde et bien persévérante habileté. Moi, je ne me déconcertai pas plus qu'elle.

« Vous n'avez pas de monnaie, reprisez; hé bien! trouvez-en. »

Elle me regarda fixement avec l'expression d'une malicieuse colère.

« Je vais donc aller changer votre pièce de cinq francs, monsieur, cria-t-elle: c'est une pièce de cinq francs, je crois? » Et elle sortit de la galerie.

Je jetai les yeux autour de moi. M^{me} Nanteuil était toute rouge et me regardait d'un air moitié confus, moitié surpris. De la loge voisine on m'observait également, et l'on semblait admirer beaucoup l'énergie de mon caractère.

La marchande rentra bientôt; elle souriait diaboliquement. Je jugeai qu'elle m'avait préparé quelque charitable vengeance.

« Je demande pardon à monsieur de l'avoir fait attendre si long-tems, cria-t-elle; mais comme les ouvreuses n'avaient pas assez de monnaie, j'ai été obligée de descendre au bureau des cannes. »

Et, fouillant dans la poche droite de son tablier blanc, elle en tira une énorme quantité de pièces de six liards et de deux sous qu'elle se mit à compter en les étalant sur le velours vert du banc de la loge.

« Voilà trois francs, ajouta-t-elle d'une voix plus éclatante encore; avec les quarante sous du bouquet cela fait bien les cinq francs de monsieur. »

Peut-être, en me mortifiant ainsi, la perfide marchande de fleurs avait-elle

voulu me pousser à bout, et s'imaginait-elle que j'allais lui jeter au nez cette mitraille qu'elle venait de m'apporter. Je confesse que j'en eus la tentation, mais je sus la réprimer.

« C'est le compte. — C'est bien, » lui dis-je le plus tranquillement que je pus.

Et, sans la moindre pitié pour mes gants blancs, ramassant pièce à pièce cette exécration monnaie, je l'encaissai stoïquement dans la poche de derrière de mon habit.

Les propriétaires des stalles de la galerie avaient repris leurs places ; la marchande de fleurs était partie ; l'orchestre se préparait ; le cinquième acte de *Robert* allait commencer.

M^{me} Nanteuil, qui n'avait vu dans la petite comédie, dont je venais d'égayer l'entr'acte, que l'une de mes innombrables bizarreries, ou l'un de ces caprices extravagants que je lui fais si souvent subir, M^{me} Nanteuil avait déjà laissé ses traits réfléchir de nouveau l'inaltérable douceur et la pure sérénité de son âme ; mais ce précieux équilibre était bien loin d'être ainsi rétabli chez moi. Je ne sais quelle fièvre de mauvaise humeur m'avait au contraire saisi et me torturait ; tous mes nerfs s'étaient crispés ; tous mes fibres se tordaient ; tout m'irritait et me provoquait. Quelques figures du parterre, qui certainement ne songeaient nullement à moi, s'étaient tournées de mon côté : je m'imaginai que c'était moi que l'on regardait et que l'on montrait au doigt : ils se disent entre eux, me persuadais-je : « Voici le ladre le plus magnifique qui se soit vu jamais aux premières loges à l'Opéra. » Et j'agitais en mes doigts avec rage les sous odieux qui pesaient horriblement dans la poche de mon habit, et j'étais par moment tenté de les lancer à poignée, comme des projectiles, sur de malheureuses têtes chauves inoffensives, qu'en vertu de mes mauvais yeux et de mon irritabilité, je transformais en visages moqueurs et insultans.

Une autre issue s'ouvrit à mon fiel et à mon dépit.

— J'aime ces bouquets, me dit M^{me} Nanteuil, tenant le sien à la main, et ne mettant pas la moindre malice dans ses paroles ; j'aime ces bouquets de roses avec un camélia blanc au milieu. Il semble que ce soit une âme pure et candide dans un corps élégant et gracieux.

Tout autre que moi se serait empressé de reconnaître que M^{me} Nanteuil avait, sans le vouloir, trouvé là son plus parfait symbole. Ce ne fut pas mon avis.

— Votre image est très-poétique, madame, dis-je avec amertume. Il se pourrait pourtant que ce camélia, parmi des roses de Bengale, ressemblât davantage à une âme froide et indifférente dans un corps d'une beauté sans parfum.

M^{me} Nanteuil tressaillit et me regarda avec émotion. Mais elle voulut assurément n'avoir pas compris mon extravagante réponse.

(LA SUITE AU NUMÉRO PROCHAIN.)

Album.

THÉÂTRE-ITALIEN. — Les deux sœurs Grisi sont maintenant la providence du Théâtre-Italien. Seules, de toutes les cantatrices nouvelles qui ont passé sous nos yeux pendant la saison, elles ont su conquérir et garder la faveur des dilettanti. Giulia Grisi, avec sa belle et ravissante figure, l'éclat argentin de sa voix, la grâce naïve de ses gestes ; Giuditta, avec son expression tragique, la puissance large et grandiose de son organe, la noblesse de ses mouvemens, la passion de son chant : voilà les deux étoiles qui exercent une si heureuse influence sur la prospérité du Théâtre-Italien. Giulia vient de paraître dans *il Barbiere* et *Otello*. Son succès a été complet dans ces deux pièces. Jamais Rosina, la sémillante Espagnole, n'avait

paru sous des traits plus gracieux; jamais sa coquetterie n'avait été plus fraîche, plus naïve; elle a dit d'une manière charmante sa cavatine d'entrée. Elle et Tamburini ont rivalisé de science et d'enjouement.

C'est surtout dans *Otello* que son triomphe a été complet. C'est bien là la pauvre jeune fille timide et bonne, agitée de noirs pressentimens et confiante d'un dévouement sans borne à l'époux terrible que son amour a choisi. Ce caractère délicieux, si admirablement conçu par le poète anglais, est le seul que la partition italienne ait su lui arracher. C'est le seul aussi pour lequel elle ait trouvé un morceau sublime, sublime de pathétique et de situation, cette romance du saule, interrompue par l'orage, et qui s'éteint dans une de ces frayeurs saisissantes qui oppriment la malheureuse Desdemona. Elle a été constamment belle d'inspiration: rien d'apprêté, rien d'étudié dans son tragique, tout part du cœur; voix, geste, expression, tout est naturel. Le public l'a redemandée après la chute du rideau, et, conduite par Rubini, elle est venue partager avec lui les honneurs de l'ovation.

— M^{lle} Duchesnois a fait ses adieux au public, et le public l'a traitée comme une reine en exercice. La foule était immense à cette solennité inaccoutumée; l'affiche cependant, modeste cette fois, ne promettait ni M. de Pradel, ni les frères Eichorn, ni aucune de ces grandes célébrités qui se prodiguent dans les représentations à bénéfice.

La tragédienne de l'an X, l'élève de Legouvé, la compagne de Talma, donnait *Phèdre* avec sa passion antique, à cette jeunesse, ivre de beautés désordonnées et fougueuses, au public de la *Tour de Nesle* et de *Lucrèce Borgia*.

— Les élèves des principaux collèges de Paris ont tous assisté, le lundi-gras, à la représentation de *Lucrèce Borgia*. C'était une réunion toute pleine d'intérêt que ce jeune peuple qui remplissait le parterre, et laissait voir sur leur fraîche et candide

physionomie toutes les émotions qui les agitaient. On aime aujourd'hui à reposer sa vue sur de jeunes fronts que les passions n'ont point encore traversés. Au milieu de tous nos goûts effrénés en littérature, des tourmentes passionnées qui agitent la société, le spectacle d'enfans qui s'émeuvent encore avec franchise et pureté, est comme un soulagement pour l'imagination.

— Après *Faublas*, une *Passion* vient d'obtenir un succès au Vaudeville. C'est une imitation de *Pygmalion Amoureux*. Un jeune artiste se prend de grande passion pour un charmant mannequin, qui finit par n'être qu'une très-jolie fille qui, malicieusement, s'est substituée au mannequin. Tout cela tracé avec esprit et gaité.

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS. — *Le Baptême du Petit Gibou*. Grâce à MM. Dumersan et Jaime, la famille des *Gibous* a atteint la même popularité que la famille des *Atrides*, cette illustre famille à laquelle l'art dramatique doit tant d'obligations. Cette folie a obtenu un triomphe de carnaval.

— Il vient de se passer à Alexandrie d'Égypte un événement qui met dans tout son jour la haute prédilection de Mehemet-Ali pour la nation française. M. Rolland, négociant français, ayant rencontré dernièrement Aslan-Aga, fut insulté par cet officier, et lui répondit avec modération. Mais, non content de ses outrages, Aslan-Aga eut la témérité de pousser son cheval sur celui de M. Rolland et de le renverser après l'avoir frappé. Sans perdre un moment, le consul de France monta au palais, suivi des officiers du consulat, du commandant du *Sphynx* et de plusieurs Français, et demanda une réparation éclatante pour l'outrage commis contre sa nation. Aslan-Aga entendu, le vice-roi le destitua, le fit mettre aux arrêts, et lui ordonna de partir ensuite pour le Sennaar. Il faut ajouter qu'Aslan-Aga est l'un des anciens serviteurs du vice-roi, l'un des membres de son conseil, et qu'il était placé à la tête d'une administration.

— Le buste d'Hérolde a été inauguré dans le foyer de l'Opéra-Comique. Pendant l'entr'acte un grand nombre d'amateurs faisaient cercle autour et rendaient grâce au talent du jeune statuaire Dantan, qui a su donner de la vie à un visage qu'il n'a vu que sur un lit de mort. La ressemblance est parfaite, bien que les besicles, qu'Hérolde ne quittait jamais, n'en soient pas l'accompagnement.

— Nous avons parlé dernièrement du suicide d'un jeune homme et d'une jeune personne de Lyon. Le trésorier des hôpitaux de cette ville a reçu par un porteur un rouleau de 1,200 francs en or, accompagné d'un billet anonyme conçu en ces termes : « Monsieur, vous recevrez avec cette lettre une somme de 1,200 francs ; je vous prie de la destiner aux deux premiers orphelins qui seront déposés dans la journée. L'administration leur remettra cette somme quand elle le jugera convenable. Je désire seulement qu'ils prient Dieu pour moi ; j'en ai bien besoin. » L'administration se conforma religieusement au vœu exprimé dans cette lettre. On dressa procès-verbal de la réception des deux premiers enfants nouveau-nés déposés dans la journée, et la somme leur fut destinée. L'auteur de la lettre et du bienfait anonyme, c'était la pauvre jeune fille qui, sur le point de donner la mort à l'enfant qu'elle portait dans son sein, en se la donnant à elle-même, avait voulu expier autant que possible sa faute, en plaçant sur la tête de deux pauvres orphelins le fruit de ses longues économies.

— S'il faut en croire les journaux anglais, un bijoutier d'Édimbourg aurait en sa possession un silex représentant, avec un fini et une perfection inimitables, le

profil du duc de Wellington. L'art n'a contribué en rien à cette ressemblance. Ce caillou, tel qu'il est, a été trouvé dans un champ.

— Le carnaval a été très-gai cet hiver. Il y a eu foule de masques sur les boulevards, et foule de curieux et de promeneurs. Le *bœuf gras* a paru dans tout son plus brillant alentour. Les bals à tous les théâtres ont été animés par toutes les folies des jours gras, sans qu'aucun trouble en soit résulté. Les bals des Variétés ont laissé une grande réputation à leur *galope*, qui, au dire des spectateurs, est la plus extravagante et la plus gaie de toutes les folies. On allait aux Variétés pour voir cette *galope*, qui, bien certainement, se renouvellera l'année prochaine.

— Le dernier bal de la cour a été brillant et nombreux. Le souper a commencé à une heure dans la salle de spectacle : ce coup-d'œil est incomparable. Plus de huit cents femmes, éblouissantes de parures, étaient rangées autour d'une table d'un luxe éclatant. Tout était admirable.

— L'arrondissement de Corte (Corse) offre un exemple d'une longévité remarquable : il existe à Vezzani une femme centenaire qui jouit d'une santé parfaite, Rose-Catherine, veuve Baldovini : elle est âgée de 106 ans. Informé que cette femme avait généreusement dissipé son patrimoine en donnant, à tous ceux qui se présentaient, l'hospitalité la plus désintéressée, M. le préfet lui accordé un secours annuel de 200 fr.

A ce Numéro sont jointes les planches 954 et 955.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.
Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 fr. — Département 9 fr. 50 c. — Étranger, 10 fr.
 Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.
 On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.
 Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, n° 46, AU MARAIS.

Modes de Paris.

N.º 956.



Petit Courrier des Dames
 Boulevard des Italiens N.º 21 près le passage de l'Opéra
 Tailleur des Modes de Mme Sauriet rue Monsigny N.º 1. Robe en tulle
 Brodé Laine des Modes de Mme Ormand rue du Cloître St Jacques N.º 10.

Ayuntamiento de Madrid

L.
jour
bien
fêtes
que
gagn
dern
parle
pour
core
genre
dans
quett
Qu
lange
femm
sous
toujo
plus
capri
ingén
traits
muler